

Madame,

Je me dis : quelle idée bizarre de vous écrire. Alors je vais commencer par un aveu : je vous aime parce que je vous admire. Pour exprimer un sentiment certainement mais aussi pour donner unité à un propos décousu, assez touffu voire chaotique, à travers une expression pour laquelle je ne prétends à aucune vraie maîtrise, absolument. En vous présentant mes excuses pour l'excès et plus encore pour l'inopportunité de mes dires.

Et quelles sont donc les qualités que je vous attribue pour une appréciation si élevée ? Et je vais aller de la plus évidente des trois pour terminer par la plus complexe et la plus intéressante à mes yeux puisqu'elle seule peut justifier réel intérêt et l'éloge. Et pourquoi ces trois là ? Vous en avez certainement d'autres mais leur concomitance les rend exceptionnelles ; et peut-être sont-elles même contradictoires. Commençons donc leur développement.

C'est à l'émission « la grande librairie » que je vous aperçue pour la présentation de « Bambi ». Et ce qui surgit avec évidence : votre beauté qui mérite quelques explications. Bien sûr il y a ce parfait visage rond comme ses yeux, ce petit nez ravissant, et cette frange si bien placée, ce qu'a très bien perçu le cameraman pour vous prendre sous l'exact bon angle. De jolies femmes on en voit tant, en particulier en se promenant dans notre capitale sans parler des magazines. Et bien que vous le soyez cela ne suffit pas à rendre votre apparence si remarquable. Car dans votre expression il y a certainement de la grâce et j'y reviendrais au troisième point. Ce qu'a très bien perçu une commentatrice : « elle est charmante. » On approche et elle ne croyait pas si bien dire : le charme peut être « banalement » l'apanage d'une beauté féminine un peu troublante, ce « je ne sais quoi », mais aussi une attraction extraordinaire, « magique » ; oui, je me laisse emporter : je vous ai trouvée sublime, puissance certaine à travers la délicatesse de vos traits et la fragilité de votre expression...mais je m'égare vers le troisième point, soulignant cependant ce grand privilège de la beauté.

Remarque très annexe : pourquoi avoir supprimé cette vidéo enchanteresse. Je ne le regardais que rarement de crainte d'une puissante et désorganisatrice attraction, y prenant grand plaisir à y revenir encore.

Allons au deuxième point, important mais que je vais évoquer rapidement en grand contraste avec le suivant : vous êtes aussi « institutionnelle » ; écrivaine reconnue, à juste titre selon moi, invitée des émissions littéraires à la télévision, éditée chez Gallimard ce qui n'est pas peu, enseignante à l'université. Cette intégration « méritée » signe une reconnaissance qui est pour beaucoup la preuve du « talent », terme vague si fréquemment rebattu. Je ne le réprovoque pas complètement ; cependant beaucoup d'auteurs retenus, la plupart, n'ont pas relevé de l'institution pour leur œuvre et ont même été incompatibles avec elle. Avec des capacités remarquables certes et l'acquisition pas toujours poussée de la langue dans ses écoles. La plupart présentaient une originalité de personnalité et d'expression quelque peu marginalisante. Je n'avance pas ce point pour vous dévaloriser bien au contraire mais pour souligner, comme cela sera exposé, la très grande originalité de votre personne littéraire et même personne tout court.

Allons au troisième le plus significatif. Je vous ai donc vu à la grande librairie où vous m'avez impressionné. Vous vous êtes d'emblée distinguée de romanciers qu'on peut qualifier de « petits-bourgeois de l'écriture » ou encore « demi-mondains de la plume », relatant les affres sentimentaux d'une classe « moyenne » « intellectuelle », et qui tout droit sortis de Saint-Germain-Des-Près où qui s'en donne l'air, prétendent « faire de la littérature » en prenant les airs d'une noblesse scripturale, pour ce qu'ils s'en figurent. Et qui écrit comme il se doit « en chambre » pour produire

« une œuvre » extraite des « très profond replis de leur âme ». La littérature en chambre n'est pas votre genre et c'est tout à votre honneur. Vous avez choisi une identification réelle, en adhérant au site des « sugars » et en vous faisant passer pour une sugar baby, ce qu'on imagine aisément en vous voyant, mais plus encore pour un sugar daddy. Je m'imagine pas que ce fut avec la grande facilité, ce qui témoigne de la souplesse de votre personnalité et d'une grande capacité d'adaptation. Et vous êtes surprenante en inventant le personnage de Bambi qui semble loin de vous, jeune fille trouble issue d'un milieu défavorisé, lumpen prolétariat. Comment donc avez-vous pu réaliser une si importante transmutation de vous-même alors qu'on soupçonne chez l'auteur beaucoup de soi-même ? Je remarque aussi votre expression qui participe grandement à l'évident intérêt qu'on vous porte : une parole plutôt frêle et presque hésitante comme si les mots en demandaient même dans leur expression banale, où réside ton et une douceur presque enfantine, face au présentateur qui expose brièvement la teneur de votre texte, celle de cette jeunesse et de son jargon. Et on appréhende le personnage terrible lorsque vous dites : les battre et les dépouiller (les « sugar-daddy », comme la jeune et fraîche proie devient impitoyable bourreau ». Et vous répondez toujours de cette voix simple et fragile, mais avec un regard serein et droit : « et les humilier ». C'était donc le véritable motif ; comme une lutte des âges, des classes, et des sexes ? Femmes, jeunes, pauvres, marginales, hommes âgés, riches et intégrés ; et cela est lourd en considération de la description des sévices subis, de la conscience d'un terrible rapport de force articulé avec un moyen de pression : impossible qu'un homme mûr, aisé et bien intégré dévoile la situation compromettante avec une femme juvénile, où il est allé « se fourrer ». Évidemment se pose la question de l'écrivain qui a enfanté une telle histoire. Voici ma considération : les individus « normaux », terme sujet à caution certes, moyens, habituels sont très réticent à produire un écrit fictionnel et moins encore un tel le votre. La déviation les rebute et ils mettent un veto à percevoir ce que vous dites. L'horreur est prononcée par les fous, et encore, beaucoup sont fort banaux en dehors de leur délire. Mais il existe une troisième catégorie, ceux dont la personnalité produit de l'extraordinaire. Ils ne sont donc ni fous, car ils produisent, et dans votre cas des mots compris par tout-un-chacun, mais ne sont pas « normaux » et vous exprimez une personne criminelle et même pathologique dans un milieu extrêmement perturbé. J'ai donc été très impressionné par Bambi que je perçois comme votre double famélique, non d'une façon raisonnée mais immédiate, intuitive. Lorsque m'arrive Caroline de Mulder, je vois Bambi, terriblement proche de son auteur, « transmutée » en elle. Thème classique : l'écrivain est-il ses personnages ? Il peut toujours prétendre à la fiction et donc à la disjonction mais ils sont en lui, qui se manifeste en projection de soi-même. La puissance de votre personnage et de son monde offre une identification avec l'écrivain ; une espèce de rêve pour le lecteur que l'écrivain mythifié, à la belle physionomie dans votre cas, porte en lui une disgrâce lui octroyant une « communion » avec l'auteur, fantasme fusionnel pour qui est en manque d'estime. Et la question de la blessure profonde, toujours masquée mais qui occupe en sa personne grande place, avec la reconnaissance totémique envers celui qui dévoile la sienne et est susceptible de la mettre en partage. Dans cette relation intime avec le texte, dévoilement des désirs refoulés, terriblement inassouvis et enfin partagés.

Quant à l'agressivité des femmes que vous soulignez dans l'émission littéraire, difficile de savoir si c'est en bien : la femme n'est pas un être soumis et doux, elle fait preuve de vertu « masculine », bref est l'égale des hommes et aussi capable pour le pouvoir et même le crime, lui-même inscrit dans le pouvoir si l'on consulte l'histoire ; ou au contraire pour la dévaloriser : elle aussi est capable de l'horreur. Avec une question en suspension : dans Bambi, y aurait-il place place pour une éventuelle rédemption qui cacherait élément mystique fondamental opposé à une vision pessimiste de la société particulièrement divisée ?

Mais là où je vous admire, c'est à la lecture de libido sciendi. Une question me préoccupe mais d'abord et sans en chercher le fond j'apprécie grandement le mouvement dans le texte entre la science, le savant et la femme, ce qui ne se résout jamais que partiellement par petits tableaux successifs, au gré des auteurs et de leurs ouvrages que vous citez ; ainsi votre texte, long, ne souffre

jamais d'épuisement ni n'entraîne de lassitude. Ce qui m'y sensibilise est cette concurrence évidente entre l'attrait pour la femme et la science, cette connaissance inépuisable vers la vérité, source de grande jouissance, à moins que la femme ne soit le véritable pôle qui menace le savant en le détrompant de sa noble passion ; à moins qu'elle ne devienne l'objet même de l'étude, et bien souvent cobaye subissant les raisonnements pervers et même le scalpel par ce qu'il faut nommer un apprenti sorcier. Avec tout le rapport de l'intérieur de la femme dévoilé par le bistouri, l'autopsie et ses manipulations physiques. J'évoquerais très simplement la blessure profonde tendu par l'espoir à l'époque scientifique de résoudre enfin le mystère de la femme, être fascinant, incompréhensible et surtout incontrôlable, dangereux. L'espoir pour le savant d'une mécanique dont il dévoile les rouages, avec en perspective la maîtrise de cet autre lui-même dans son incompréhensible différence, avec le dangereux attrait de sa beauté, son indispensable capacité de reproduction ou simplement la tenue de sa demeure qui lui avalerait son précieux temps entièrement dévolu à ses « nobles » tâches. Et à travers la lecture de l'ouvrage se révèle sous l'impulsion de l'homme de science la forte impression du chaos de la chair, double diabolique de la littérature flottant dans le vaste panorama d'une fantasmagorie hétéroclite. Il me vient deux éléments que je devrais approfondir. En premier Sade qui se veut proche de la nature, qui ne vise pas le plaisir mais l'accomplissement logique d'une détermination méthodique. Et la longue dérive au cours de votre brillant essai où l'effraction à la recherche de la réalité ultime devient crime. En réalité, le scalpel, c'est vous. non comme un instrument sadique mais comme fine incision ; vertige qui, par une agressivité intérieure occultée et sublimée, enfonce dans un cruel délice.

Jamais vous ne séduisez mais toujours attirez, aimantent le lecteur qui d'abord en ignore le charme et qui, s'avançant chez vous en savoure les puissantes exhalaisons.

D'ailleurs chaque jour je consulte et éprouve un de vos petits tableaux avant de sombrer dans le sommeil, et parfois j'en lis quelques lignes à une amie qui vous a remarqué à la Grande Librairie au sujet des pouponnières. Et un présentateur de télévision vous a regardé comme une bête curieuse en soulignant verbalement « l'extravagance » de vos thèmes principaux, vil impudent.

Vous êtes Belge et on pense bien évidemment à la peinture flamande même si c'est cliché, très précise et au foisonnement de choses sur une même toile. Et vous pratiquez avec méthode et sans sécheresse, en la précieuse artiste que vous êtes. Deux aspects : comment situez-vous ces propos entre sciendi et sentiendi par rapport à la pomme de la connaissance que Eve tend à Adam, et quel serait le rapport entre la mission divine, la passion scientifique et l'exploration littéraire. Vous parlez beaucoup de la curiosité de la femme. Comment l'articulez vous avec l'appétit de connaissance du savant ? En effet les femmes restent énigmatiques chez vous pour en être réduites à l'objet de la « froide étude scientifique » ou en médiocre concurrence avec le savoir prétendument rationnel. Et pour quelles différences entre les deux.

L'érotisme n'est pas chez vous comme sur les sites spécialisés où tout est engagé dans l'instant mais dans l'ambivalence en l'homme et ses prérogatives, les « affaires sérieuses », la science opposée à la femme peu valorisée par sa séduction corruptrice et comme appât frivole, mais de laquelle s'exhale un magnétisme envoûtant, qui ne peut la réduire au statut de simple dissipatrice concurrente ou à un simple objet d'étude. La femme n'est pas estimée et la toute puissance de sa fascinante beauté reste peu ou pas définie pour l'homme : finesse des traits ? Émoi face à une délicate fragilité ? Essence irréductible de sa nature ? L'homme la recherche avidement mais ne peut s'avouer l'intensité de son désir, masque de force du vrai savoir de viril caractère. Il ne lutte pas tant contre son charme puisqu'il y succombe au moins indirectement, qu'il en nie la substance réelle. Elle est comme une éclipse de lui-même ; mieux : une anfractuosité opaque en sa partie la plus profonde et la plus intime, et même une lumineuse ténèbre. Voilà ce que je retire en lisant libido sciendi, non pas en me souvenant précisément de termes de votre écrit mais en ce qu'il ouvre en moi un univers que je lis en une correspondance à la fois certaine et mystérieuse.

Oui vous êtes univers, monde des ombres réelles qui entraîne vers un grand cosmos grâce à la démultiplication littéraire. Dans votre imagination, pas un monde mais des mondes et in fine le monde à la fois charnu et touffu.

Une chose me frappe et j'ai mis quelque temps à me rendre compte, et ce n'est pas à mon avantage. La question de la sexualité est évidente dans les 2 textes. Si je vous en parle c'est qu'elle n'est pas sans rapport avec mon attirance pour votre écrit supporté il est vrai par votre apparence. Chez Bambi elle est rapport de pouvoir, et particulièrement cruelle, sorte de vengeance. Elle est beaucoup plus complexe dans Libido siendi et j'y suis d'autant plus sensible que je suis médecin.

Cet attrait m'interroge sur moi-même mais aussi sur vous. La sexualité est un moyen, forcément de pouvoir, la fameuse triade perverse et si réelle sexe-argent- pouvoir, et m'amène à vous demander la part consciente que vous entretenez avec cette question dans votre écriture. Je pense à un livre de vous que je n'ai pas lu, la pouponnière nazi.

C'est là où je vous aime et vous admire, dans la complexité du rapport avec le charme, la séduction qui sans penser à l'acte entretient un suspense articulé. En quelque sorte vous me tenez au ventre comme lorsque je vous ai vu avec Bambi, mais avec cette grande finesse et aussi, ce dont je me rends compte avec grande puissance. Et ce qui fait le prix à mes yeux est que cela vient d'une femme, me demandant d'où vous vient ce rapport à la science « dure » et à la si directe 'agressivité . Et je vous trouve d'une très très grande habileté car l'attrait de votre grâce et de votre beauté et cette grande puissance sensuelle ne se traduit jamais par une fantasme sexuel ni à un quelconque désir de prise de possession sur votre corps mais par une souveraineté de la finesse juvénile et de la précision qui n'exclut pas la souffrance et la cruauté pour cependant la sublimer en grand art. Vous êtes d'une immense élégance.

Cette lettre sans doute maladroite, avec des débordements excessifs peu décents peut-être, et parfois même ennuyeuse n'a qu'un objectif, prendre existence à vos yeux car je vous considère avant tout comme un idéal, mais oui, et comme un grand maître.